

Pour une histoire des possibles

Invité des Journées suisses d'histoire, Patrick Boucheron donnera une conférence à l'UNIL le samedi 11 juin. Rencontre dans son bureau au Collège de France à Paris.

Nadine Richon

Dans sa leçon inaugurale du 17 décembre 2015 (publication fin mai 2016, Collège de France/Fayard), le médiéviste Patrick Boucheron commençait par évoquer les récents et traumatisants attentats, citant Victor Hugo (au troisième livre des *Misérables*, premier chapitre intitulé « Paris étudié dans son atome ») : « Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. »

Nommé titulaire de la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle », le spécialiste des temps anciens est un historien au présent, qui réfléchit par-delà les âges et les disciplines des sciences humaines et sociales. En témoigne, par exemple, son dialogue sur le thème de la peur avec le psychanalyste Fethi Benslama (dont le dernier livre en date questionne « le spectre du surmusulman »). De spectres il est question aussi avec Patrick Boucheron.

Patrick Boucheron, que voulez-vous dire lorsque vous évoquez une « histoire inquiète » ?

Le travail de l'historien consiste à réfléchir à ce qui est arrivé mais en considérant l'ensemble des futurs non advenus. L'histoire est une science qui a à voir avec la littérature mais ce n'est pas de la science-fiction. L'histoire inquiète vient nous dire que cela aurait pu se passer autrement et nous permet de vérifier à quel point rien n'est jamais écrit d'avance. Nos hypothèses contrefactuelles permettent de « défataliser » le cours des événements. C'est une manière de désorienter nos certitudes. Il y a des moments dans le passé qui témoignent particulièrement de ces ruptures possibles. Et alors si vous prenez le futur, vous pouvez le

voir aussi d'une manière ouverte. L'inquiétude dont je parle n'est pas la peur qui paralyse. C'est un moteur de la connaissance, une volonté de mettre en mouvement, une histoire qui n'a pas peur d'elle-même.

Alors le futur est ouvert ?

Il faut voyager dans le temps et dans l'espace car nous avons besoin de ce dépaysement pour résister à la déprime actuelle. Mon « intranquillité » – un terme emprunté au poète Pessoa – s'oppose au déclinisme néoconservateur comme à son double ancré dans une partie de la gauche qui se donne à une pensée apocalyptique. Or rien n'est perdu, rien n'est fini. Pour ma part, je n'ai pas encore l'âge d'oublier ma jeunesse. Les déclinistes se reconnaissent dans le fait qu'ils se prétendent minoritaires alors que leur hégémonie culturelle est bien réelle. Même sur le plan environnemental, où l'inquiétude est parfaitement légitime, je ne veux pas me résoudre à l'idée que la catastrophe a déjà eu lieu. Le déploiement sans limites du capitalisme est condamné, tout simplement parce qu'il n'y a pas la Terre pour ça. Nous le savons maintenant. A partir de là, ça n'aura pas lieu. Des civilisations ont disparu, c'est une évidence, mais ce n'est pas une fatalité, et même, le plus souvent, ça n'arrive pas.

Il y a donc une alternative...

L'histoire nous enseigne l'absurdité de la maxime néolibérale selon laquelle « there is no alternative ». Nous ne sommes pas ici dans la pensée politique mais dans le slogan, dont il est très difficile de se défaire. La Guerre froide a opposé deux systèmes idéologiques qui se donnaient pour des horizons indépassables... Or l'un d'eux a chuté et l'autre se trouve de cette manière conforté dans sa prétention à être indépassable. Je pense que l'état même de la planète a périmé cette croyance en un modèle figé. Ce n'est pas la fin de l'histoire, la marche est relancée, l'histoire est relancée, si bien que la posture critique que nous pouvons avoir me paraît



témoigner plutôt d'une vision encourageante car elle permet d'ouvrir les possibles.

L'Europe prend aussi une pente glissante, non ?

On nous a dit d'accepter les règles débridées du capitalisme en nous vendant la garantie de nos libertés publiques, or on voit arriver des régimes, par exemple celui de Viktor Orban en Hongrie, qui mettent à mal ces libertés avec un modèle de démocratie ultralibérale autoritaire qui pourrait déborder ailleurs en Europe si nous n'y veillons pas. Je ne parlerais pas de fascisme, comme je ne parlerais pas de fascisme vert à propos des menées et des menaces islamistes. Ce qu'il faut repérer dans l'histoire, ce sont les processus sociaux, culturels et politiques qui peuvent aboutir à un pouvoir autoritaire, et non faire une simple comparaison entre ces formes de pouvoir. Or dans ces processus il y a la dégradation des libertés publiques mais aussi l'appauvrissement de la langue politique, précisément. Employer un mot du passé pour désigner ce qui nous arrive est un signe d'impuissance.



Professeur au Collège de France, Patrick Boucheron rejoindra ses collègues de l'UNIL pour une conférence samedi 11 juin 2016 à 11h15, Anthropole, salle 1031. © Patrice NORMAND/Opale/Leemage

Faire de l'histoire est-ce édifier un tombeau aux morts, par exemple à Ambroise, saint évêque et patron de la ville de Milan ?

Nous avons une très forte attirance littéraire pour le rêve « micheletien » selon lequel écrire l'histoire, c'est trouver le lieu de l'autre, calmer les morts, dans une conception empathique du passé. Ambroise, qui vécut au IV^e siècle, je ne veux pas lui faire un tombeau mais le déranger. J'ai travaillé sur la question des spectres d'Ambroise, ces gens qui dans une histoire longue, au gré des époques et de leurs propres enjeux politiques, se sont réclamés de lui. Je m'intéresse à la capacité du passé à revenir. Sur plusieurs siècles, des gens ont agi au nom de lui. Les usages politiques d'Ambroise permettent de penser la grave question du nom, comme disait Derrida. On dit alors que c'est une instrumentalisation de la mémoire, que « ça n'a rien à voir avec », mais le nom est engagé. Nous avons à dissiper l'aura du nom, à démonter le nom, à faire voir cette puissance du nom propre, cette vague qui envahit tout. Ce nuageux qui nous embrume, nous enfume.

Le pouvoir injuste, le mauvais gouvernement est celui qui domine par des idées vagues.

Et Machiavel ?

Il nous aide à poser un constat désabusé sur la situation et assigne à l'intellectuel de nommer précisément les choses, dans ces moments inquiétants où la langue n'accroche plus au réel, où le pouvoir nous fait prendre un mot pour un autre, où nous avons les mots sans les choses. Je suis invité cette année par France Inter à parler de lui dans une série d'émissions, ce sera « Un été avec Machiavel »...

 www.journeesdhistoire.ch

UN COLLOQUE À L'UNIL

L'UNIL accueillera les quatrième Journées suisses d'histoire du 9 au 11 juin 2016. Janick Marina Schaufelbuehl, professeure assistante à la Faculté des sciences sociales et politiques, coordonne cette manifestation avec, à la Faculté des lettres, François Vallotton et Karine Crousaz. Événement triennal phare pour les historiens venus de toutes les universités suisses et d'autres institutions cantonales, nationales et internationales, ces Journées suisses d'histoire se tiennent autour d'un congrès scientifique de grande envergure sur le thème « Pouvoir(s) », dont les manifestations traversent toutes les périodes historiques.

Un défi de taille pour réunir 400 intervenants sur trois jours, mettre en place 100 panels sur des thèmes d'histoire ancienne, médiévale, moderne et contemporaine, organiser diverses « présentations flashes », des tables rondes ainsi que trois conférences prestigieuses de Peter Maurer (président du CICR), Joan W. Scott (historienne du féminisme, Institute for Advanced Study de Princeton) et Patrick Boucheron (médiéviste, professeur au Collège de France).

Cette manifestation ouverte à toute personne intéressée vise un millier de participants autour des acteurs d'une discipline qui se veut aussi réflexive – pouvoir(s) dans et de l'Histoire. A ces professeurs, chercheurs, enseignants ou encore journalistes soucieux d'éclairer le présent et le passé, il faut ajouter la participation, sous forme d'expositions, du réseau Mnémo-Pôle qui rassemble sur le campus de Dorigny les Archives cantonales vaudoises, celles de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, du Centre de recherches sur les lettres romandes, de l'École des sciences criminelles, de l'Institut Benjamin Constant, du Musée de physique et d'autres lieux de conservation tels que la Bibliothèque cantonale et universitaire-Lausanne...